

« VIVANT, C'EST-À-DIRE PRÉSENT »

Témoignages* - 3



Photo Luigi Ghirri, Caserte, 1987. De la série *Un piede nell'Eden*. © Héritiers Luigi Ghirri.

Témoignages

Chants : *Eso que tú me das*
La strada

Andrea Mencarelli. Peut-on chanter la vie jusqu'au bout ? Dans l'Affiche de Pâques, il est dit : « Jeunes et moins jeunes, les hommes, en fin de compte, ont besoin d'une chose : la certitude de la positivité de leur temps, de leur vie, la certitude de leur destin », ce qui nous fait chanter jusqu'au bout, jusqu'à la dernière minute. Il poursuit : « "Le Christ est ressuscité" est l'affirmation que la réalité est positive ; c'est l'affirmation amoureuse de la réalité. Sans la Résurrection du Christ, il n'y a qu'une alternative : le néant ». C'est ce que les femmes ont compris le matin de Pâques, la positivité du réel : Il est vivant, expérimentable, plus fort que le mal, victorieux de la mort. Mais justement, une question pourrait surgir, si ce n'est même une objection envieuse : « Belle nouvelle, bonne pour eux il y a deux mille ans, mais comment fait-on aujourd'hui, dans le présent ? ». Dans *L'éclat des yeux*, Carrón poursuit ainsi : « Les disciples ont été introduits par Jésus à la conscience de son rapport avec le Père [...]. Et nous, aujourd'hui, qui nous y introduit ? Est-ce toujours le Christ qui nous introduit au rapport avec le Père ? Comment ? » Par le charisme, comme nous l'avons entendu à l'École de communauté et comme cela a été également raconté dans la contribution que je lisais hier. Par le charisme, cela signifie par des visages avec des noms et des prénoms, des regards humains »

* Les témoignages d'Alfonso Calavia et du père Gabriele Giorgetti au Triduum de Paques de CL-Lycée pendant le Samedi Saint (3 avril 2021).

» que l'on peut rencontrer et qui constituent - dit-il encore dans *L'éclat des yeux* - « un soutien puissant, un appel suggestif et convainquant à vivre pleinement, avec intelligence et créativité, l'expérience chrétienne ». ¹ Nous ne devons pas l'inventer, nous devons seulement l'accueillir. C'est pourquoi ce matin nous allons rencontrer deux visages avec des prénoms et des noms avec lesquels nous pouvons dialoguer.

La première personne que nous écoutons vient d'Espagne (beaucoup de bonnes choses viennent d'Espagne !), il s'appelle Alfonso et peut-être que certains d'entre vous le connaissent déjà. Dans le numéro de février de *Tracce* – qui est le plus beau magazine qui existe au monde, et sachez que si vous le voyez chez vous, il vaut la peine de le feuilleter et de le lire... il n'est pas réservé aux adultes, ce n'est pas le catalogue des Grands-Magasins et il offre des cadeaux plus précieux – il y a un article sur lui. Mais aujourd'hui, il est ici "vivant et présent", et c'est donc beaucoup plus agréable de pouvoir l'écouter. Bonjour Alfonso.

Alfonso Calavia. Bonjour, père Andrea !

Mencarelli. Merci de te joindre à nous et bienvenue ! Tu te présenteras plus tard, je dis juste la raison qui m'a donné envie de t'inviter. En effet, j'ai lu dans *Tracce* un très bel article qui raconte l'incroyable travail que tu réalises chaque matin depuis quelque temps, avec une patience quasi monacale : une revue de presse quotidienne. La curiosité qui a surgi dans mon esprit est la suivante : de nos jours, beaucoup d'entre nous ont une allergie à la réalité, le monde a une allergie à la réalité, il semblerait donc que moins nous en savons, mieux c'est ; au lieu de cela, tu fais un travail qui entre dans la réalité. Je voudrais donc te demander de nous dire tout d'abord qui tu es et ensuite ce que tu recherches dans ton travail.

Calavia. Bonjour à tous ! Je ne peux m'empêcher de commencer par dire, père Andrea, que le coup de téléphone que tu m'as passé (des années après que nous nous soyons vus pour la dernière fois !) m'a fait repenser à toute l'"histoire d'amour" qui m'est arrivée. Je t'ai rencontré à La Thuile, au CLU (Communione e Liberazione Università) il y a des années, et cette histoire continue mystérieusement, alors même le simple geste du coup de fil m'a fait du bien. Je ne sais pas si ce que je vais dire peut aider, mais ton appel téléphonique a été pour moi une merveilleuse occasion de repenser à l'"histoire d'amour" qu'est ma vie. Le père Andrea m'a demandé de parler en italien, donc c'est sa faute si vous ne comprenez pas deux mots sur trois. Tout est de sa faute !

Je réponds à la première question : je m'appelle Alfonso, je me suis marié il y a deux ans avec une belle femme, Maria. Je suis professeur de lycée et je suis dans le mouvement depuis quinze ans, exactement (je vous le dirai plus tard) depuis 16 h 50 du 21 septembre 2006. Avant de connaître le mouvement, je n'avais jamais lu de journal ; c'est un fait curieux, mais il peut vous aider à comprendre la portée de la proposition du mouvement dans ma vie. Avant de vous lire quelques articles qui m'impressionnent, je dois avouer que j'aime beaucoup être proche des besoins des gens. Je croyais que, dans les journaux, il n'était question que de politique, d'idéologie, d'un côté ou de l'autre, mais j'ai découvert que ce n'était pas vrai ; vous pouvez le vérifier par vous-mêmes. De nombreuses personnes écrivent sur ce qui leur arrive chaque jour : elles se réveillent et commencent à écrire sur ce qu'elles ont dans le cœur. Si vous lisez les journaux, vous pouvez mieux comprendre la lutte du besoin contre le néant. C'est peut-être idiot, mais en lisant certains articles qui parlent du cœur, je souris et je me dis : « Regarde, ce type lutte contre le néant, contre le scepticisme ! »

Souvent, nous jugeons les gens sur ce qu'ils pensent. Je lis des journaux de gauche, de droite, progressistes, de toutes les couleurs, et je vois que le besoin de ceux qui écrivent est plus vrai »

¹ J. Carrón, *L'éclat des yeux, Qu'est-ce qui nous arrache au néant ?*, p. 125, 130.

» que l'idéologie qu'ils professent : quelqu'un peut dire une bêtise contre l'Église – qui est ma maison –, mais le lendemain il parle de sa fille, et ce qu'il dit m'intéresse. Certains peuvent penser que c'est impossible et qu'il ne faut pas lire quelqu'un qui dit des bêtises sur l'Église. Au contraire, je pense que chacun se trouve à un certain point de son parcours, et pour moi, c'est très intéressant de voir comment il s'exprime. De plus, je pense toujours à ce que dit Julián Carrón, que le sens religieux est la vérification de la foi ; en vertu de la foi que je vis, je peux mieux comprendre et voir, je peux regarder avec plus d'intensité le désir des autres et aussi le mien.

La dernière chose que je dis avant de vous lire quelques articles, c'est que les tentatives de certaines personnes font partie d'un beau parcours humain. Pour moi, il n'est pas nécessaire que chaque article comprenne le parcours humain complet, car le fait d'avoir rencontré ce lieu (le mouvement) il y a quinze ans me permet de reconnaître dans les tentatives des gens un cri à la recherche d'un sens ultime de la vie, ce sens que nous avons rencontré par grâce. Imaginez où nous serions autrement !

Je vais lire un premier extrait d'un article. Vous pouvez également le trouver dans *Tracce*.² Un journaliste écrit à la fin de l'année 2020 : « L'année qui s'achève n'a pas donné de beauté au monde. La lumière n'est pas pressée de venir nous voir. Nous la cherchons partout, mais elle n'est pas là. Espérons que l'année prochaine la beauté tombera du ciel pour que tous les hommes et toutes les femmes de cette planète puissent la voir ». On pourrait dire : « Mais nous l'avons rencontrée, la lumière », et fermer le journal. Pas moi, parce que c'est un cri ! « L'année qui s'achève n'a pas donné de beauté au monde » pour moi, c'est la même chose que de dire : « Lumière, peux-tu venir ? ». C'est comme un cri : devant tous les lecteurs de ce journal progressiste, quelqu'un décide de parler de cela. Impressionnant ! Un autre, qui parle toujours de politique, écrit un jour : « Où sont les photos des grands-parents ? Le tricycle, l'orthographe et la syntaxe, mes bagarres avec les amis et l'alcool ? Qu'est-ce qui m'arrive ce soir ? Qu'est-ce que je suis ? D'où est-ce que je viens ? » ; il remplit tout l'article de questions, pour ceux qui veulent les entendre. Je suis parfois étonné qu'une même personne puisse écrire des choses aussi profondes et, le lendemain, porter des jugements politiques et culturels avec lesquels je ne suis pas d'accord. Si je n'avais pas rencontré le fait chrétien, je serais dans la même position que lui, en fait parfois je le suis encore ! Le dernier article – c'est impressionnant ! – se lit comme un récit de Julián. C'est comme une petite histoire que vous devez lire. Je vais le lire maintenant, mais ensuite vous devrez la relire. « Un jeune homme nous raconte qu'il vit avec un animal étrange, qu'il ne peut définir, il l'a hérité de son père, quelque chose le pousse à en parler comme s'il s'agissait d'un fait divin. Il le montre aux enfants de ses voisins dans le quartier. Plus tard, il nous raconte une des choses les plus bizarres qu'il fait : il se jette sur moi comme s'il voulait me dire quelque chose, et pour lui faire plaisir je dis oui. Nous parlons d'un animal que nous avons et dont nous ne savons pas quoi faire. C'est un animal qui nous cause aussi bien de la tristesse que du bonheur, et qui nous demande de faire des choses même si nous n'en sommes pas capables. Pourquoi ne puis-je pas éviter de dire oui ? Parce que tous les gens qui m'ont aimé me parlent de lui et veulent que je le montre. Cette créature absurde, c'est le cœur humain. » Un matin, alors que je préparais la revue de presse du mouvement en Espagne, je suis soudain tombé sur cette personne qui, un jour normal, décide de parler du cœur comme d'un animal qui vous demande des choses et auquel vous ne pouvez pas dire non. Puis je me suis dit que ce que nous avons rencontré est réel, vraiment réel et utile pour comprendre les problèmes des gens, leurs préoccupations les plus profondes et les plus grandes !

J'ai l'impression de connaître l'un de ces journalistes bien que je ne l'aie jamais vu ; non pas *j'ai l'impression*, mais *je le connais* sans l'avoir jamais vu, de la même manière que je connais »

² A. Calavia, « Spagna. In cerca dell'uomo » [Espagne. À la recherche de l'homme], par P. Ronconi, *Tracce Letterae communionis*, n. 2/2021, p. 27.

» don Giussani que je n'ai jamais rencontré en personne. Pourquoi ? Parce que l'expérience est absolument la même : moi aussi j'ai ce cœur, cet « animal étrange » qui me demande des choses, auquel je ne peux pas dire non ; c'est la plus belle chose que j'ai, et aussi la plus étrange : il ne sait pas que je le connais, mais nous nous connaissons ! ! J'ai parfois essayé d'écrire à certains de ces journalistes et parfois ils me répondent. C'est une surprise incroyable. Après la présentation ici en Espagne d'un livre avec Julián, *Le réveil de l'humain*, j'ai cherché l'e-mail d'une journaliste et je lui ai écrit en lui citant ce qui m'avait le plus impressionné dans ses articles ; nous avons donc déjeuné ensemble et elle m'a dit qu'une société de communication lui avait suggéré d'arrêter d'écrire sur le cœur parce que les gens restent bloqués devant ses articles, qui sont très profonds et très sérieux, alors qu'elle devrait écrire sur des choses banales parce que c'est ainsi que les gens les lisent. Et elle me disait : « Tu as fait exactement le contraire ! ». J'avais choisi vingt de ses articles – sur les deux cents que j'avais lus – qui parlaient précisément de thèmes qui vont au fond de chacun de nous ; pour elle, la première surprise fut celle-ci : « Mais pourquoi me demandes-tu de parler précisément des articles qu'on m'a dit que je devais arrêter d'écrire ? ». C'est impressionnant. Pendant ce déjeuner, elle m'a demandé de collaborer avec elle dans le domaine social. La première surprise a été la suivante : pourquoi puis-je porter un tel regard ? Comment est-il possible que ce soit bon pour moi de lire ces articles ? Le cadeau, alors, c'est qu'elle s'en est aperçue. Parfois, le Seigneur nous donne l'occasion de voir cela aussi, mais pour moi, c'est déjà bien de regarder les gens comme ça.

Mencarelli. Merci Alfonso. La deuxième question découle de ce que tu disais : comment cela est-il possible ? « Pourquoi as-tu fait exactement le contraire ? », a dit cette journaliste. D'où vient cette différence ? Au début, tu as eu la précision de dire que tu es du mouvement depuis « les 16.50 du 21 septembre 2006 ». « Il était environ quatre heures de l'après-midi », pourrait-on presque paraphraser. La deuxième question est donc la suivante : d'où vient-elle ? Que s'est-il passé ?

Calavia. Tout d'abord, je m'excuse pour mon italien, et puis aussi parce que je vais peut-être pleurer. La diversité vient d'une incroyable histoire d'amour. En bref : j'ai une belle famille - vraiment belle ! -, mais quand j'avais quatorze, quinze, seize ans, je ne savais pas pourquoi vivre ; je n'ai jamais fait de bêtises, je n'ai pas essayé de drogues, j'ai simplement vécu sans savoir pourquoi. Quand j'avais quinze, seize ans, j'ai rencontré un groupe d'amis de mon école, la seule expérience qui m'a fait souhaiter qu'elle dure pour toujours, disons. Je me souviens très bien que nous faisons parfois des promesses d'éternité : « L'université ne pourra pas nous séparer, nous serons amis pour toujours ». Cela s'est passé pendant les trois dernières années du lycée. Mais les trois mois de l'été 2005 – lorsque j'ai fini l'école – ont suffi pour que rien ne reste de ce que j'avais vécu avec ces amis. Lorsque le temps et l'espace ont changé, l'amitié a pris fin. Quand j'ai commencé l'université, je me suis dit : « Si rien ne dure à l'école, pourquoi quelque chose devrait durer à l'université, une relation qui commence maintenant ? » Je me suis donc fait des amis dès le premier jour d'université, comme tout le monde le fait, mais en sachant que tout cela allait se terminer. Cela me faisait mal parce que pendant ces années, je n'avais qu'un seul besoin clair, un seul désir vraiment clair, et c'était que les choses durent. Mais ce n'était pas le cas. Et ça laissait un vide incroyable en moi.

Et voilà le 21 septembre 2006, qui était aussi mon anniversaire. J'étais dans le métro (c'est impressionnant, c'est arrivé dans le métro de Madrid !) et dans mon wagon, il y avait vingt-trois types du CLU (je ne savais pas ce qu'était le CLU) ; l'un d'eux s'est approché de moi et m'a dit : « Oh, qui es-tu ? ». Je ne sais pas comment c'est chez vous en Italie, mais en Espagne, il n'est pas normal que, si vous êtes seul dans le métro, quelqu'un vous aborde et vous demande qui vous êtes. J'ai répondu : « Je suis Alfonso », mais à l'intérieur de moi, je disais : « Je ne sais pas pourquoi tu te soucies de qui je suis ». À l'arrêt suivant, ils sont descendus du métro »

» et pas moi. Ce n'est que plus tard que j'ai compris qu'il pensait que j'étais un nouveau venu dans le groupe et que, pour se faire connaître, il s'était approché de moi en demandant : « Qui es-tu ? ». Mystérieusement, le lendemain, c'était le 22 septembre, un numéro inconnu m'a appelé ? c'était David (le type qui m'avait abordé la veille). Évidemment, je ne lui avais pas donné mon numéro de téléphone, mais il a dit que mon visage lui disait quelque chose et donc, par l'intermédiaire de ma sœur et d'un ami de l'ami, lui, qui est une personne assez spéciale, a retrouvé mon numéro, il m'a appelé et m'a dit qu'il allait avec ses amis à un dîner pour organiser une action caritative. Je ne savais pas ce qu'était une action caritative, mais par peur ou par honte de lui dire non au téléphone, je lui ai dit oui et j'y suis allé. Lorsque je suis arrivé (ce 22 septembre), je me suis retrouvé au milieu d'un dîner qui était une nouveauté pour moi. Maintenant, nous sommes peut-être habitués à ce genre de dîner, mais je n'étais pas habitué à voir quarante personnes d'âges différents manger ensemble : il y avait quelques Italiens, un en première année d'université, un autre en cinquième année, un autre je ne sais pas, c'était un groupe très étrange pour moi. L'un d'eux expliquait pourquoi il faisait du bénévolat auprès des vagabonds, des sans-abri sur une place de Madrid. Je suis resté debout dehors et j'ai dit au garçon que j'avais rencontré dans le métro la veille : « Je ne sais pas ce que c'est, mais c'est comme le début d'une réponse à ce que j'ai sur le cœur », parce que cela ressemblait à une véritable amitié, possible même entre personnes d'âges différents. Je n'avais jamais eu d'ami d'un âge différent du mien. Je suis rentré chez moi et je n'ai pas dormi une minute cette nuit-là. Le lendemain, c'était comme si je savais où aller. Incroyable !

Cette semaine-là, la dernière semaine de septembre 2006, j'ai tout fait avec eux – tout, tout avec eux. J'ai commencé à profiter de la vie simplement en étant avec eux, en faisant des choses normales. Tout cela me semblait absolument impossible. Neuf mois plus tard, cet ami est parti, il est entré au monastère de la Cascinazza et j'ai continué à aller à l'école de communauté parce qu'il y allait ; s'il était allé ailleurs, j'y serais allé, mais il allait à l'école de communauté, il jouait au football, buvait de la bière, etc., et je faisais donc les mêmes choses. Je fréquentais une autre université, mais j'allais étudier dans la leur seulement pour être avec eux. Ce qui est impressionnant, c'est que lorsque mon ami est parti – je ne sais pas comment le dire – les gens du CLU, sûrement avec toutes les bonnes intentions, m'ont dit : « Ne t'inquiète pas, parce que ce n'est pas lui, mais c'est le Christ » ; mais j'envoyais paître tous ceux qui me disaient : « Ne t'inquiète pas, parce que ce n'est pas lui ». J'étais triste, parce que j'étudiais quelque chose que je n'aimais pas et je n'avais pas le courage de dire : « Je dois changer ; j'ai rencontré un homme avec un visage, avec un nom et un prénom, avec lui j'ai commencé à être heureux, vraiment heureux, à profiter vraiment de la vie, avec une intensité absolument nouvelle et maintenant je ne le verrai plus ». La question de savoir si c'était lui ou un « autre » n'existait pas encore pour moi, mais je me disais : « Ce Christ ou ce "Tu" dont vous parlez ne m'intéresse pas, ce qui m'intéresse, c'est d'être avec mon ami et maintenant je ne peux plus être avec lui ». La question a pris de l'ampleur, bien sûr. Avant qu'il ne parte, je l'ai vu une minute et je lui ai dit : « Comment est-il possible que j'aie passé toute ma vie à chercher ça et que tu partes maintenant ? ». Il m'a répondu : « Écoute, la même chose m'est arrivée il y a dix ans avec quelqu'un à un endroit précis. Et ça lui est arrivé aussi avec une autre. Et en remontant vingt ou trente fois, tu arrives à Jésus, à saint Paul, à Pierre et à Jean ». C'était la première fois que j'entendais parler du christianisme comme d'une histoire d'amour, une histoire humaine : tu vois une telle diversité humaine dans une personne que tu ne peux presque pas t'empêcher de la suivre.

Me laissant sur cette hypothèse, il est parti et j'ai continué à suivre le CLU. Et le miracle (je le dis rapidement) est que j'ai pu faire cette même expérience, non pas *telle* qu'elle s'est passée avec lui, mais *ce* qui s'est passé avec lui, année après année, mois après mois, jamais différente de la première. Maintenant, je n'échangerais pas ma place pour une minute avec l'Alfonso d'avant, après être tombé absolument amoureux de la vie ce jour-là pour avoir connu cet homme. Je n'échangerais pour rien au monde le passé contre ce qui se passe aujourd'hui, »

» parce que ce qui s'est passé dans le CLU après son départ a été comme un voyage de compréhension de ce qui s'était produit en le rencontrant : le Christ était venu, le Christ qui est Celui que nous célébrons aujourd'hui, et il est évident que c'est Lui qui me permet d'être heureux à chaque instant.

Nous pouvons fréquenter CL-Lycée ou le CLU en pensant que c'est un cadre magnifique de relations – ce qui est vrai –, mais quand un ami part, cela ne tient pas. En revanche, comprendre que ce qui s'est passé, c'est que le Mystère qui fait toutes choses s'est fait chair, qu'Il vous a connu, vous a cherché et vous permet d'être heureux, c'est autre chose. Cela se manifeste de nombreuses fois dans un cadre magnifique de relations, mais sans le parcours de connaissance que Julián, Dieu merci, nous aide à faire, que Nacho nous aide à faire, j'aurais perdu le meilleur, vraiment. Est-ce que j'ai un peu plus de temps pour donner deux exemples à ce sujet ?

Mencarelli. Vas-y, vas-y !

Calavia. Oh, merci ! Le premier (ce n'est pas facile à raconter) : il y a un mois, j'arrive à la maison et ma femme, qui est médecin, me dit : « Écoute, je dois te dire quelque chose ». Elle est très sérieuse et je ne sais pas ce qui s'est passé. Elle me dit qu'elle a appris la nouvelle (curieusement avant moi et ma famille, car elle travaille à l'hôpital) que ma mère a dix tumeurs dans les poumons : cinq et cinq. Et ma mère ne le savait pas encore. Là, vous ne pouvez pas faire comme si de rien n'était, vraiment ! C'est à elle et à moi d'aller dans ma famille pour le leur dire. Imaginez ce qui peut arriver à un fils comme moi, âgé de trente-trois ans, qui va chez sa mère pour lui annoncer qu'elle a un cancer du poumon. La première chose que ma mère a faite a été de regarder mon père et de lui dire : « Mais je sais où je vais, que ce soit maintenant ou dans cinq ans, que ce soit à cause de cette maladie ou d'une autre maladie ou d'une autre situation. » Je me suis dit : « Mais comment est-ce possible ? » Je raconte l'exemple en entier. Après la première opération du poumon (parce qu'ils ont dû en faire deux, une sur un poumon et une sur l'autre), qui s'est très bien passée, j'étais très heureux pour sa santé, mais quand je suis rentré à la maison, j'ai écrit à ma mère : « Mais la vraie joie est dans la foi », c'est-à-dire dans le fait de savoir où l'on va ; ce que nous célébrons en cette Semaine Sainte est vrai si, quand on te dit que tu as dix tumeurs aux poumons, tu peux arriver à dire : « Je sais où je vais ». J'ai vécu cette expérience dans le mouvement, dans ce parcours de connaissance que Julián nous propose : cette humanité différente atteint le point d'espérance, une position différente – absolument différente, presque impossible à imaginer avant qu'elle ne se produise – qui fait être et réagir de cette manière face à la maladie. Je suis presque choqué par moi-même lorsque je dis : « Mais pourquoi la vraie joie vient-elle de la foi et non de la santé ? ». Car se réjouir de la santé, après tout, c'est bien, mais seulement jusqu'à la prochaine mauvaise nouvelle. Mais le 21 septembre 2006, un visage avec une diversité humaine évidente est entré dans mon histoire, un visage qui transcende la limite des possibilités humaines, absolument, et qui m'a fait dire : « Toi, Tu es entré dans l'histoire, Tu m'as cherché et Tu me fais sentir tranquille, Tu fais sentir ma mère tranquille face à quelque chose comme ça ». Pour cela on peut donner sa vie, pour cela on peut se marier, pour cela on peut travailler, pour cela on peut être heureux à chaque instant de la journée. C'est en train de se passer, c'est maintenant : vingt jours après la deuxième opération, je suis absolument heureux à cause la foi. Je me réveille en pensant à cela ; cela peut vous sembler un peu étrange, mais je me réveille en pensant au mouvement, je me réveille en pensant à ce qui m'est arrivé dans la vie.

La toute dernière chose est la suivante : il y a quatre ans, j'ai acheté une voiture spectaculaire et il y a une semaine, le type qui me l'a vendue m'a appelé ; c'était samedi (je l'ai vu deux, trois fois dans ma vie en quatre ans). Je décroche le téléphone en me disant : « C'est étrange qu'il m'appelle un samedi, il doit vouloir me dire quelque chose sur la voiture », mais il commence à parler de sa fille. Je lui dis : « Je suis Alfonso Calavia, un client, je pense que vous avez fait »

» un mauvais numéro, je ne sais pas pourquoi vous me dites ça. » « Mais vous êtes professeur, non ? ». « Oui, je suis professeur, mais... ». Alors il me dit qu'il y a trois ans, chez le concessionnaire, pendant qu'il me vendait la voiture, je lui ai dit deux, trois choses sur mon travail ; et il commence à me dire que sa fille est triste, qu'elle ne travaille pas bien à l'école et qu'il ne sait pas quoi faire ; puis il me demande : « Que dois-je faire ? ». Je pense : « Est-ce vraiment vrai, ce qui se passe ? ». Tout d'abord, il n'a personne à qui parler de sa fille, de l'éducation de sa fille, et il appelle un client à qui il a vendu une voiture il y a quatre ans ; c'est déjà impressionnant. Mais ensuite, il me dit : « Je t'ai vu il y a trois ans passionné par l'école, alors je me suis dit : "Je vais l'appeler et lui demander ce que je dois faire" ». Cela ressemble à l'histoire du Gemoll,³ le dictionnaire grec que Giussani attendait lorsqu'il était séminariste ; il n'arrivait plus, mais un jour il est enfin arrivé. Puis il me dit : « J'habite à 50 mètres d'une école » – une école du mouvement ; à Madrid, il y en a deux et il était donc impossible que l'une d'elles soit proche de son domicile ! Et donc il a décidé, il a changé l'école de sa fille à cause d'un appel de trois minutes, ce qui me fait penser : « Mais toi, Christ, tu es si concret qu'en 2006 tu es entré dans le métro de Madrid, tu as tout changé, tu m'as fait changer d'université (parce qu'après cette rencontre j'ai quitté les études d'Économie, je me suis inscrit en Lettres et maintenant je suis professeur de langue et de littérature espagnoles ; tout a changé, même la façon de regarder les journaux ou ces rapports), qu'est-ce que tu fais à un directeur de concessionnaire d'automobiles pour qu'il m'appelle et me raconte que sa fille est triste et qu'il ne sait pas quoi faire ? ». Alors je me dis : « Mamma mia, quelle histoire, quelle histoire d'amour ! ».

Père Andrea, tu demandais d'où vient cette diversité. Tout simplement à partir d'une histoire d'amour, qui a été possible et qui a grandi sans jamais s'arrêter grâce au fait d'avoir suivi le charisme. Rien de plus, juste suivre l'indication que mon ami m'a donnée avant d'aller au monastère : « Tu dois simplement suivre ici et tu comprendras tout cela ». Et je n'ai pas seulement "compris", je suis heureux ; il n'est pas normal que l'on puisse faire face aux choses, se réveiller et dire : « Merci ! », ce n'est pas normal d'être ici avec vous et, avec tous les tremblements que cela suscite en moi, de dire : « Ce n'est pas moi ». Maintenant, je peux le dire par expérience : « Ce n'est pas moi, je suis "Toi" qui m'as rencontré et qui as changé toutes les choses dans ma vie jusqu'à aujourd'hui et qui continues à le faire. » Il est entré dans ma vie, de sorte que tout est en relation avec Lui à un niveau absolument hors du commun.

Je m'excuse si j'ai trop parlé.

Mencarelli. Merci ! Nous avons chanté « *Por todo lo que recibí / Estar aquí vale la pena [...] Ahora sé que no estoy solo* »...⁴ voilà mon espagnol, figure-toi, il n'est pas comparable avec ton italien ! Nous te remercions, je te remercie beaucoup pour cet élan de vie que tu nous as communiqué et auquel nous espérons revenir. Merci Alfonso ! Joyeuses Pâques ! Salutations aussi à Maria.

Calavia. Merci à toi, mon ami.

Mencarelli. Mais cela ne s'arrête pas là, comme le disait un célèbre présentateur, car après Alfonso de Madrid, nous avons un autre ami : le père Gabriele de Milan – plus précisément de Dergano – que nous avons invité ce matin à cheminer avec nous. Bienvenue ! Je voudrais lui demander : comment as-tu mûri ce choix ? Comment as-tu vécu la période du lycée et qu'est-ce qui t'a fait bouger ? »

³ Cf. A. Savorana, *Vita di don Giussani* [Vie de don Giussani], BUR, Milan 2014, p. 48 sq.

⁴ « Pour tout ce que j'ai reçu / Il vaut la peine d'être ici [...]. Maintenant je sais que je ne suis pas seul » (Jarabe de Palo, « Eso que tú me das », tiré de l'Album *Tragas o Escupes*, 2020 Tronco Records).

» **Gabriele Giorgetti.** Si je suis ici aujourd'hui, c'est parce que dans ma vie j'ai toujours reconnu quelqu'un qui avait une estime, une affection, un amour, un regard sur moi qui était plus grand et plus intéressant que ce dont j'étais capable.

L'opportunité de parler avec vous, les jeunes de CL-Lycée, est pour moi l'occasion de repenser à mes années de lycée.

J'ai grandi à Milan dans une famille catholique et j'ai fréquenté un lycée scientifique public. Je n'étais pas très extraverti, je ne jouais jamais l'offensive dans les relations, j'attendais toujours que les autres se manifestent. J'étais un jeune homme normal, moyennement nul, peut-être parce qu'il n'y avait pas de traits particuliers dans ma façon d'être qui pouvaient se démarquer.

Je n'étais probablement même pas très sympathique, la seule sympathie évidente que quelqu'un avait pour moi était celle de la secrétaire de l'administration. Mais ce n'est pas quelque chose dont on peut se vanter.

Bref, mon adolescence n'a pas connu d'événements notables, si ce n'est qu'en première j'ai été nommé délégué de classe, et encore certainement pas grâce à ma diplomatie ou à ma dialectique, mais uniquement parce que je connaissais le directeur adjoint, grand ami de la secrétaire de l'administration.

Je me souviens des soirées avec mes camarades de classe : je me souviens d'un café – je ne sais même pas s'il existe encore – appelé « Indiana Caffè » et des allers-retours sur Corso Buenos Aires et le long des Navigli.

Si Instagram avait existé, je n'ose pas imaginer ce qu'aurait été mon profil...

Dans tout cela, cependant, j'avais un grand désir de vie : toutefois, cette interrogation était accompagnée d'un grand sentiment de solitude. Chaque expérience que je vivais me confirmait que j'étais fondamentalement seul, seul avec mes difficultés, seul avec ma tristesse, seul dans ma façon de vivre ma foi, seul surtout avec mes questions.

J'avais l'impression d'avoir une vie compartimentée, je ne me posais pas la moindre question sur le pourquoi de mes actes : les amis étaient un bouche-trou, réduits à un passe-temps, l'expérience du centre paroissial n'avait aucune prise sur ce que j'étais ; même la fille avec laquelle je sortais en première n'était pas une réponse à mon sentiment de solitude.

J'arrivais au soir en réalisant que j'avais fait des choses, mais que je n'avais pas vraiment rencontré quoi que ce soit.

À la fin de la première – j'ajoute que j'ai aussi été recalé et que cela ne m'a pas affecté le moins du monde –, deux rencontres ont eu lieu qui ont marqué un véritable tournant dans ma vie.

Vous voyez, les amis, ce ne sont pas les questions ou l'inquiétude en soi qui peuvent vous faire changer, mais c'est une rencontre présente et vivante, quelque chose qui se passe. Je pensais être seul, mais il y avait Quelqu'un qui ne me laissait pas tranquille.

Le premier événement a été la rencontre avec Jean-Paul II lors des Journées mondiales de la jeunesse à Rome.

Au cours de cet été, c'était l'an 2000, ma paroisse a offert la possibilité de participer à cette rencontre mondiale des jeunes : je ne savais pas vraiment de quoi il s'agissait, et pourtant, peut-être à cause de mon intérêt pour une fille ou peut-être à cause de l'amitié qui était née avec un prêtre, j'ai décidé de participer. C'est là que j'ai découvert et rencontré celui que je pense être mon meilleur ami pour la vie, Jean-Paul II. Un ami non pas de la vie, mais pour la vie ! Ses mots, mais surtout ses gestes ont eu la force de m'arracher à mes pensées et à mes doutes : l'anesthésie de la vie était terminée.

Je ne sais pas si vous avez vu des images de ce jour-là, mais pour vous donner une idée, il faut imaginer deux millions de jeunes entassés sur une immense esplanade, une chaleur folle, des chansons improbables en fond sonore... Et dans tout cela, à un moment donné, le soir tombe et on peut apercevoir un petit point blanc qui lutte pour se rapprocher du centre de la scène. Le Pape commence à parler et me frappe avec ces mots : « *En réalité, c'est Jésus que vous* »

» *cherchez quand vous rêvez de bonheur ; c'est lui qui vous attend quand rien de ce que vous trouvez ne vous satisfait ; c'est lui, la beauté qui vous attire tellement ; c'est lui qui vous provoque par la soif de radicalité qui vous empêche de vous habituer aux compromis ; c'est lui qui vous pousse à faire tomber les masques qui faussent la vie ; c'est lui qui lit dans vos cœurs les décisions les plus profondes que d'autres voudraient étouffer. C'est Jésus qui suscite en vous le désir de faire de votre vie quelque chose de grand, la volonté de suivre un idéal, le refus de vous laisser engoutir par la médiocrité, le courage de vous engager avec humilité et persévérance pour vous améliorer vous-mêmes et la société, en la rendant plus humaine et fraternelle* ».⁵

Pour la première fois, quelqu'un disait quelque chose qui me semblait correspondre à ce que je cherchais, il disait que le Christ a à voir avec le bonheur, mais surtout qu'il ne déçoit pas. Il ne me semblait pas vrai que quelqu'un me dise que je pouvais être heureux et me montrait un chemin.

Eh bien, je cherchais – et je cherche encore – quelque chose ou plutôt quelqu'un qui ne me déçoive pas ! Là, à ce moment précis, la possibilité de donner ma vie pour un grand idéal est née pour moi de manière évidente !

Je me demandais : « Peut-on vivre pour le Christ, L'annoncer en toute circonstance et dans toutes les conditions ? Si le Pape, qui est vieux et malade, le fait, pourquoi moi, qui ai dix-sept ans, ne pourrais-je pas le faire ? Peut-être que je ne peux pas le faire parce que j'ai toujours des très mauvaises notes en physique ? »

Cette nuit-là – où la température est tombée de 40 à 18 degrés à cause de la forte humidité – je me souviens ne pas avoir dormi : l'enthousiasme et l'adrénaline que cet homme avait mis en moi étaient trop forts. J'étais prêt à conquérir le monde ! Ou plutôt, je voulais que ces mots sur le bonheur atteignent vraiment tout le monde ! J'étais gonflé à bloc et je continuais à poser des questions à mon curé ! À propos de tout. Vraiment de tout ! Sur Jésus, la vocation, le séminaire... Mais il voulait dormir !

Dans la confusion et l'étourdissement de cette soirée, une pensée a commencé à faire son chemin en moi : « Si ce que j'avais pressenti était vrai, avec le temps, cela se révélerait dans toute sa beauté ».

Parallèlement à ce fait puissant et d'une certaine manière définitif, une autre rencontre décisive s'est produite pour moi : après beaucoup d'enseignants qui ne m'avaient jamais tenu en estime, il y avait mon nouveau professeur de littérature, le professeur Rana. Il avait un regard différent des autres, je voyais en lui un intérêt pour la vie, pour la réalité, pour l'humanité que je n'avais jamais rencontré à l'école. Il était tellement intéressé par la question de la vie que je me suis confié à lui et lui ai fait partager la question que je me posais sur ma vocation.

Et ainsi, après une confession dans la cathédrale, provoqué par une question du prêtre, j'ai entrepris un chemin de vérification sur ce que pourrait être la forme pour que cette humanité qui est la mienne, pleine de limites et de contradictions, puisse s'épanouir dans tout son potentiel, en soutenant ce désir de bonheur qui avait explosé sur l'esplanade de Tor Vergata et qui a été alimenté par la rencontre avec mon professeur.

Je voudrais établir une comparaison de cette période difficile de ma vie. Je dis qu'elle n'était pas facile parce que je pense à la nouvelle forme qu'avait prise ma solitude : j'avais un énorme désir, une énorme interrogation, et tous ceux que je voyais tous les jours ne semblaient pas le moins du monde intéressés par ce qui était pour moi la chose la plus précieuse.

La comparaison est peut-être un peu hasardeuse, mais je pense à ce jeu extrêmement ennuyeux d'une revue de mots croisés où il faut relier des points : peu à peu, le dessin apparaît et vous découvrez l'image qu'un autre a pensée et étudiée pour vous ! En d'autres termes, »

⁵ Jean-Paul II, *Veillée de prière avec les jeunes*, Tor Vergata, Rome, 19 août 2000.

» lorsque vous commencez à relier les premiers points, vous ressentez immédiatement l'envie et la curiosité de trouver les suivants et, à un certain point, vous ne pouvez plus vous arrêter jusqu'à ce que l'image acquière enfin tous ses contours et que vous la voyiez. Vous la voyez !

C'est ainsi qu'avec l'invitation de ce prêtre de la cathédrale, ma période d'« agent secret » a commencé : le parcours de vérification de ma vocation a été une véritable découverte de moi-même ; il est vrai que cela s'est passé dans le secret de mon cœur – en effet, je ne pouvais en parler à personne – mais avec une clarté et une évidence que je n'avais jamais expérimentées. La découverte de ce que j'étais, du fait que la vie n'a de sens que dans le moment où elle est donnée et offerte, a généré en moi une grande joie et un intérêt pour la réalité (à vrai dire, pas encore tout à fait pour la physique) que je n'avais jamais connus.

Alors, à dix-neuf ans, j'ai demandé à entrer au séminaire ! Si jeune ! Je n'avais même pas de barbe !

J'ai franchi cette étape non pas parce que j'avais tout compris, parce que je savais tout, ou parce que j'étais certain que les choses de la vie se passeraient bien pour moi ! Cela me rappelle le début du livre *Peut-on vivre ainsi ?* de don Gius. Je ne suis pas entré au séminaire parce que je connaissais le séminaire et ce que signifiait être prêtre. J'ai commencé parce qu'il y avait quelque chose qui m'a fait dire : « Ça vaut le coup de commencer ». J'ai entrepris un chemin non pas parce que je m'étais mis là avec la balance pour voir le pour et le contre ; j'ai commencé parce que dans ce pas il y avait moi, dans ce pas il y avait la possibilité de la totalité, et c'était pour la première fois ce qui me correspondait le plus.

Je parcourais un chemin et je misais sur quelque chose contre l'avis de tout le monde.

Tout d'abord, de mes parents et de ma famille : pour eux, c'était de la folie de ne pas aller à l'université ou de ne pas essayer d'avoir une relation stable avec une fille. Pour essayer de me faire changer d'avis, ma mère envoyait même des cadeaux de ma part à une fille que je connaissais. Et puis aussi mes camarades de classe ou mes compagnons de soirée : eux non plus ne comprenaient pas ce qui m'arrivait. Je me souviens de mon ami le plus cher de l'époque qui voulait à tout prix m'emmener avec lui en Sardaigne pendant l'été pour faire la belle vie entre clubs et plages afin d'enlever de ma tête ces idées étranges (inutile de dire qu'en Sardaigne, du moins à cette époque, je n'y suis pas allé).

Les années du séminaire ont été des années belles et passionnantes, l'épanouissement d'une humanité que je ne pouvais pas expliquer et qui s'offrait à moi toujours en relation avec un Autre. Parce que c'est toi qui choisis, mais tu choisis toujours face à quelqu'un qui t'appelle.

Au séminaire, j'ai découvert la beauté et la force d'une compagnie, une compagnie au destin, une passion pour l'Église. J'ai découvert pour la première fois ce que veut dire avoir de vrais amis : comme je l'ai déjà dit, des amis de la vie et pour la vie. Des amis avec lesquels on ne pouvait pas tricher, on se mettait en jeu tels qu'on était, en partageant les découvertes, les épreuves, les joies. La vie commune était la possibilité à la fois de faire émerger sa propre demande et de la purifier. Durant ces six années vécues au séminaire, j'ai pu expérimenter à nouveau ce regard d'attention et d'estime qui, comme je l'ai dit au début, m'a toujours accompagné et m'accompagne encore, et qui pour moi reste toujours inexplicable. En effet, nous nous parlons encore très souvent, nous nous rencontrons, nous partons en vacances ensemble, bref, nous continuons à marcher ensemble vers le destin.

J'ai mûri deux choses que je voudrais partager avec vous en conclusion.

La première est l'aujourd'hui de la vocation. Si on me demandait : « Quand as-tu su que tu devais être prêtre ? », la réponse la plus vraie que je puisse donner serait : « Aujourd'hui ! ». C'est aujourd'hui que je choisis et décide de m'impliquer entièrement, il ne me suffit pas de dire hier et je ne peux pas simplement dire demain ! Aujourd'hui, le présent devient tel si je dis oui à ce qui a de la valeur, c'est-à-dire à ce qui met en valeur ce que je suis. Celui qui m'a appelé ne m'abandonne pas, il continue de m'appeler chaque jour en renouvelant sa promesse de bonheur avec Lui. »

» Et la deuxième chose est que je ne suis pas prêt : chaque jour, je me rends compte que rationnellement, je ne suis pas prêt à être prêtre. Même après douze ans d'ordination, il me semble qu'il y a beaucoup plus de choses que je n'ai pas comprises que de choses que j'ai découvertes. La nuit avant de devenir prêtre, je me souviens d'avoir essayé d'utiliser le missel seul dans ma chambre et de m'être dit : « Mais je ne suis pas prêt » ! La seule chose qui tenait, c'était la conscience que ce qui s'était passé n'était pas de mon cru : c'était un Autre qui m'appelait à faire ce pas. Le parcours que j'avais effectué au séminaire ne m'avait pas rendu plus intelligent ou plus « prêt » à être prêtre, mais il m'avait rendu plus conscient de ce que je voulais dans la vie. Pour moi, je voyais plus clairement à Qui je voulais que mon cœur reste attaché.

Cette chose dont je vous parle m'est apparue plus clairement un soir quand, à l'âge de vingt-sept ans et déjà prêtre, un responsable du clergé est venu me voir et m'a dit : « Gabriele, où que nous devions t'envoyer, tu feras au mieux ». Cela ne m'a pas suffi, même l'estime d'un supérieur ne m'a pas suffi, parce que répondre à une vocation, ce n'est pas fermer un dossier, ce n'est pas dire : « Maintenant j'ai compris avec qui je dois être, ou ce que je dois être et donc je suis en règle avec la vie » ; pour moi cela ne signifiait pas non plus : « Maintenant tu as un pouvoir, tu es prêt à éduquer les autres dans la foi ».

Dans les premières années comme prêtre, je faisais beaucoup de choses, ce furent des années merveilleuses, chaque jour était l'occasion de m'enthousiasmer pour ce que je faisais, je remplissais mon agenda de réunions, d'initiatives et de propositions, je faisais beaucoup de choses qui, je dirais, réussissaient plutôt bien.

Mais ensuite quelque chose s'est produit, ou plutôt quelque chose continuait à se produire. Tant dans ma première paroisse qu'à Milan, j'ai continué à rencontrer et à fréquenter des personnes qui vivaient l'expérience chrétienne d'une manière plus intéressante et plus vraie que ce que je pouvais faire en tant que prêtre.

Toutes ces personnes, familles, jeunes, jeunes gens, vivaient l'expérience du mouvement Communion et Libération et toutes m'ont particulièrement frappé. C'est ainsi qu'à un certain moment, l'urgence s'est fait sentir de comprendre quelle était l'origine de cette beauté, de cette intensité de vie que je voyais toujours se reproduire.

Le 26 mars 2014, après de nombreux refus de participer à l'école de la communauté, j'ai finalement décidé d'écouter l'école de Carrón avec quelques amis. J'ai encore les notes de cette soirée sur mon téléphone, mais je me souviens bien de ce que Carrón avait dit et qui m'avait frappé : « *Le problème est que le jugement est le début de la libération ; juger est le début de la libération, parce que ce n'est que si l'on commence à juger que l'on commence à distinguer le bien de l'apparence, et alors, lentement, on voit la différence entre le contrecoup sentimental et la correspondance. Le Mystère s'est fait chair et nous a révélé ce qu'est le vrai, la véritable humanité ; si, d'une manière ou d'une autre, on n'arrive toujours pas à le dégager de l'expérience, on a une indication, non pas pour s'économiser l'expérience, mais comme une trace au moment de la confusion : ici, quelque chose ne colle pas, l'Église me dit autre chose, Jésus me dit autre chose. Ce n'est donc pas que je m'y soumette simplement, en m'épargnant le désir de comprendre, mais je vais au fond de la question, parce que Jésus et l'Église ne veulent pas me tromper* ».

C'est ici qu'a commencé un véritable parcours de redécouverte, non pas parce que je connaissais mieux la théologie ou parce que j'avais découvert une nouvelle stratégie pour remplir le centre paroissial de personnes, mais simplement parce que j'ai commencé à comprendre qu'il était nécessaire de juger ce que je faisais, c'est-à-dire de découvrir une méthode qui me ferait profiter davantage des choses que je vivais déjà, qui étaient déjà là. En bref, c'était la redécouverte de ce qu'était et de ce qu'est ma relation avec le Christ.

La question à poser n'était plus simplement : « Mais est-ce bien ou mal ? », comme vous »

» le faites si souvent quand vous demandez : « Dis-moi ce que je dois faire ! ». C'était la possibilité de reconnaître et de s'émerveiller de ce qui était vrai pour moi ! Pas un point de vue moralisateur ! C'était la surprise de voir comment Dieu était présent dans ma vie d'une manière passionnante : le Christ est la réponse au désir que j'ai.

L'expérience du mouvement, l'appartenance à cette compagnie a donc été une véritable re-découverte des raisons des origines de mon appel.

Si je devais résumer ces années depuis que j'ai rejoint la Fraternité, je dirais que ma vie est essentiellement une tentative pleine d'ironie. Où l'ironie n'est pas le cynisme qui te fait penser que rien n'a de valeur, mais c'est l'idée qu'au-delà de ta propre petitesse et de celle des choses, il y a l'appartenance à un Autre, et que c'est Lui qui fait les choses.

Il y a une image que don Gius utilise quand il parle des tentatives pleines d'ironie et que j'aime beaucoup : je vous la lis et je termine avec elle : « *Confronté au fait que plus on aime, plus on voudrait être parfait – on voudrait et on ne peut pas –, face à cela le chrétien sourit parce que cela l'oblige à s'appuyer sur la bonté de l'autre [...] qui représente la miséricorde de Dieu (comme l'autre qu'on aime est le signe de l'œuvre de Dieu, ainsi la miséricorde de l'autre est le signe de la miséricorde de Dieu). C'est ce qui explique l'ironie sur soi, qui n'est pas se moquer de soi, c'est le contraire : c'est s'engager pleinement avec la certitude placée dans la bonté d'un autre et la force d'un autre et la miséricorde d'un autre. "Qui sait pourquoi il m'aime ! [...] Pas parce que je l'aime : je ne peux pas dire ça ! En effet, c'est là la question : je l'aime et pourtant je ne peux rien faire de bon ou de parfait. Qui sait comment il peut m'aimer tout de même !" Mais entre-temps, tu ne suspends pas ton engagement, au contraire, tu le brûles davantage, et c'est la source de l'ironie sur toi-même. Comme un père qui voit l'enfant qui essaie de traîner une chaise haute derrière lui ; et là, il sourit, mais il ne le taquine pas ; il s'approche et l'aide à la porter. Et l'enfant : "Non, non, non, c'est moi qui le fais." »⁶*

C'est cela : dans ma vie, je crois que j'ai réussi à déplacer un peu la chaise haute de mes angoisses, de mes pensées, de mes idées, parce que j'ai reconnu et je reconnais qu'il y a toujours eu la main de Quelqu'un de plus grand qui a accompagné ma tentative maladroite.

C'est aussi pour cela que j'aime être avec les enfants : voir toutes ces tentatives ironiques que l'on vit et être surpris avec eux par Celui qui les fait aboutir.

Mencarelli. Merci, père Gabriele. Nous avons entendu tant de choses ce matin, mais nous n'avons pas peur de devoir tout apprendre par cœur, nous aurons le temps d'y revenir, d'abord soyons frappés par ce que nous avons entendu.

En réaction à ce que nous avons entendu, je voudrais partager une phrase de don Giussani qui dit ceci : « Je n'arrive pas à trouver de signe d'espérance autre que la multiplication de ces personnes qui sont des présences. La multiplication de ces personnes ; et une inévitable sympathie [...] entre ces personnes »,⁷ une sympathie qui est une grande familiarité même si on ne se rencontre pas tous les jours.

Quand le Mystère, le Père, met à nos côtés des frères, des frères aînés qui marchent, comme ce matin Alfonso et le père Gabriele, il ne le fait pas pour nous montrer combien nous sommes immobiles par rapport à eux, mais pour nous donner envie de marcher. C'est pourquoi nous désirons, nous demandons de pouvoir continuer à marcher, aidés aussi par le témoignage de nos amis et de tous ceux que le Mystère mettra sur notre chemin. Cela fonctionne comme pour les fruits. Comment une banane verte mûrit-elle ? Vous la mettez à côté d'une pomme. Et elle mûrit ! Essayez-le ! C'est ainsi que le Seigneur continue à venir à notre rencontre, à »

⁶ L. Giussani, *L'attrattiva Gesù*, Bur, Milan 1999, p. 270-271.

⁷ L. Giussani-G. Testori, *Il senso della nascita*, Bur, Milan 2013, p. 116.

» se faire proche pour que nous puissions devenir des adultes, des fruits mûrs.

Justement sur le thème du chemin ensemble, en conclusion (nous n'avons pas de bus à prendre, donc nous pouvons encore rester quelques minutes), je voudrais entendre François. Nous avons toujours été en contact avec lui ces jours-ci, car il était interdit de se déplacer entre les régions.

Francesco Barberis. Merci Andrea. Avant la lecture des annonces, permettez-moi de dire seulement deux choses pour exprimer la joie que j'ai ressentie et que je ressens aussi ce matin. La première chose est un remerciement spécial à toi, père Andrea ; à part l'exemple Bastoni/Barella que je n'ai pas pu saisir, mais tu m'y aideras certainement, je voulais te remercier pour la façon dont tu nous as vraiment accompagnés ces jours-ci dans cet acte si décisif pour notre vie qu'est le Triduum pascal. L'intelligence qui jaillit de la foi peut véritablement devenir une intelligence dans la façon dont nous regardons la réalité, comme nous l'avons constaté à de nombreux moments au cours de ces journées. Et quelle émotion nous avons ressentie jeudi soir lorsque, en nous interpellant, père Andrea, tu as posé la question : « Comment pousse la graine ? » et que Jésus a répondu, continue et continuera toujours à répondre : « Pour que votre joie soit pleine, restez en moi ». Et pour cette raison, la première chose est vraiment un grand merci, merci, père Andrea, pour la façon dont tu nous as accompagnés.

Mais la deuxième chose, très brève, je la dis en pensant à vous tous et aussi aux nombreux adultes qui nous ont suivis ces jours-ci. Hier matin, le père Andrea nous a rappelé cette phrase : « N'oublions pas [...] que notre espoir n'est pas de savoir-faire "comme" Jésus, mais "est" Jésus », comme nous l'a rappelé le père Gabriele avant de nous montrer la vidéo de Jean-Paul II. Notre espérance est dans cet agenouillement hier après-midi devant Sa présence, amoureux de Lui, de Son regard si humain, si ému par notre vie, pour tout cela merci.

Je lis maintenant le télégramme que nous enverrons demain au Saint-Père, le pape François : « Votre Sainteté, plus de 4 000 lycéens de Communion et Libération ainsi que leurs professeurs ont participé en visioconférence du 1^{er} au 3 avril au Triduum pascal intitulé "Vivant, c'est-à-dire présent". C'est "le temps [...] de notre jugement : le temps de choisir ce qui importe et ce qui passe", avez-Vous déclaré à tous depuis la place Saint-Pierre le 27 mars de l'année dernière. Dans la grande aventure de la vie en tant qu'hommes, alors que nous prenons conscience de notre fragilité de pécheurs, nous pouvons suivre le chemin parcouru par le Christ qui a vécu toute son existence comme un fils, reposant entièrement sur la certitude de sa relation avec le Père. La résurrection de Jésus nous introduit nous aussi dans ce dialogue d'amour trinitaire où chaque demande de notre être humain est embrassée et où tout de nous, devenu objet de miséricorde, est appelé à une vie nouvelle. En nous laissant embrasser par la tendresse du Christ ressuscité, vivant et présent dans l'Église, nous pouvons tendre la main à tous nos frères et sœurs, pèlerins comme nous et en chemin sur le même bateau. En implorant votre bénédiction spéciale, nous vous assurons de nos prières. Joyeuses Pâques, votre Sainteté ! Francesco Barberis et père Andrea Mencarelli ».

Mencarelli. Merci, Francesco. Joyeuses Pâques ! Le plus grand souhait que nous pouvons nous faire, ce que nous pouvons souhaiter à nos parents et à nos amis, c'est de leur chanter ce que nous avons rencontré.

Regina Coeli